

Audioscopie du 20 juin 2009, Madame Remacle.

Projet de leçon sur « le corps » par F. Mercier

Le projet de ce(s) cours est principalement constitué par des lectures de textes. On demandera aux élèves de lire des extraits scrupuleusement choisis en fonction de leur clarté. Le but est de susciter d'abord l'étonnement puis le débat.

Titre : « Comment une réflexion sur le corps peut-elle éclairer le désir d'être heureux ? »

Il y a dans le désir de bonheur, une aspiration à la totalité : le désir de dépasser, de résoudre toutes contradictions, d'écarter le hasard et l'imprévisible. Mais cette aspiration à la totalité est précisément la caractéristique de notre raison : la raison prétend tout savoir, tout comprendre. Il y a dans le désir de bonheur une quête de sens absolu, comme si ce sens n'était pas une simple question de point de vue. Le rapport avec le corps ? Si le bonheur est intelligent, il suppose, dès le désir dont il est l'objet, une intelligence de la réalité. Pour que l'ensemble de mes satisfactions forme un tout cohérent, c'est notre rapport au monde qu'il s'agit d'interroger.

Le bonheur est impossible si l'on oppose le corps et la raison, faisant du bonheur quelque chose de pathologique, dépendant de la partie « animale » de notre nature, corporelle. Mais peut-être est-ce la raison érigée en véritable tribunal qui nous éloigne ainsi du bonheur par son oubli du corps ? Il faut ainsi commencer par retrouver une présence au monde plus vieille que l'intelligence.

Lectures proposées (extraits) : Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité*.

Les présupposés de la pensée objective. L'occasion nous est donnée de parler de Descartes. Descartes fonde la différence radicale entre le sujet et les objets (cf. *Méditations secondes*). Les qualités sensibles sont écartées car seul compte ce qui peut devenir un objet pour l'entendement (= l'intelligence) : les phénomènes mesurables. En ce sens, notre monde vécu, le monde de l'expérience immédiate n'est qu'une illusion. Lorsque je dis de la Terre, elle « tourne », je prends le point de vue abstrait d'un observateur « sans corps » qui appréhende le monde de l'extérieur comme un simple objet. Tout comme pour Descartes, la lumière n'est rien d'autre qu'une certaine longueur d'onde, claire même pour un aveugle.

Lectures proposées (extraits) : Descartes, *La Dioptrique* ; Michel Henri, *La Barbarie*.

Le corps doit permettre de redécouvrir un rapport primordial, originaire, aux choses. La pensée objective, scientifique, mathématique donc, a coupé le sujet de son corps : en constituant le monde comme objet abstrait (« Le livre de la Nature est écrit en langage mathématique », nous dit Galilée) dépouillé des qualités sensibles, la pensée objective interdit une véritable appropriation du monde. Un monde réduit à des abstractions, mathématiques, ne perd-il pas tout sens pour le sujet ? Le sentiment effrayant de la nature, le sentiment d'exil (la conscience malheureuse) sont le résultat d'une certaine conception de la raison et de la nature. La pensée technique a séparé l'homme de son corps, de ce qu'il ressent : la nature n'est plus qu'une chose morte et silencieuse offerte à notre pouvoir mais dénuée de sens. La question du corps doit permettre de redécouvrir un rapport originaire et indispensable à la nature. D'ailleurs, dans l'aspiration au bonheur, n'est-ce pas ce désir de retrouver ce rapport originaire ?

Lectures proposées (extraits) : Camus, *Le mythe de Sisyphe* ; Lamartine, *Méditations* ; Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*.

Un autre regard sur le corps, mais de quoi s'agit-il ? D'après Merleau-Ponty, la perception n'est pas une somme de données visuelles, mais les données des sens sont liées entre elles de façon spontanée.

Le projet de Cézanne par exemple était de rendre cette « unité du perçu ». Contre le présupposé de la pensée objective, ce n'est pas l'entendement, l'intelligence, qui construit la perception. Ce qui constitue ma perception c'est mon rapport concret au monde et non un acte intellectuel comme le veut la pensée scientifique. Ce qui veut dire que le monde et le corps sont faits de la même étoffe. Ayant un corps, nous ne sommes jamais seulement spectateur du monde, nous sommes toujours impliqués dans le spectacle, mélangés aux choses du monde. Lorsque je prends en compte le point de vue de mon corps, la Terre redevient fondamentalement ce sur quoi nous posons le pied, le sol qui soutient et résiste.

Lectures proposées : Gasquet, *Cézanne* ; Merleau-Ponty, *Sens et non sens*, ou encore, *Phénoménologie de la Perception*. On veillera tout particulièrement à choisir des extraits accessibles et suffisamment explicite.

Cette redécouverte du corps doit ainsi permettre de redécouvrir le sens oublié du bonheur. Si mon corps prolonge le monde, il redevient possible de donner une légitimité à l'idée de communion avec le monde. Cette communion est impossible pour la pensée technique qui met le monde à distance, ne sachant que manipuler les choses et non les habiter. C'est l'unité du perçu s'ordonnant à partir du point de vue du corps laisse entrevoir une richesse de sens insoupçonnée permettant de goûter au bonheur, car le corps n'est jamais triste. A l'opposé, la société unidimensionnelle est condamnée au plaisir toujours partiel et à la tristesse : là où les choses se limitent à des fonctions, elles ne peuvent signifier qu'elles mêmes. Grâce au corps, le monde signifie toujours autre chose que lui-même. Le bonheur suppose ainsi un rapport poétique au monde qui est impossible quand on oublie que l'on a un corps. Rêverie bien plus que rêve puisqu'il s'agit d'appréhender les relations entre les êtres et non pas d'aller au-delà du monde. Orphée contre Prométhée.

Lectures proposées (extraits) : Bachelard, *La psychanalyse du feu* ; Rilke, *Les sonnets à Orphée*.

Le corps et la souffrance. L'expérience de la souffrance dévoile la réalité de mon rapport au corps : je sais que je n'ai pas un corps, que je suis un corps, lorsque je subis ce que je ne voulais pas subir. Dans la souffrance, personne ne peut mentir : j'appartient au monde et j'ai besoin des autres.

Lecture proposée : Max Scheler, *Le sens de la souffrance*, Paris, Aubier.
